



L'étranger-voyageur : la formulation de l'autre chez les Gbaya kara

Paulette Roulon-Doko

► To cite this version:

Paulette Roulon-Doko. L'étranger-voyageur : la formulation de l'autre chez les Gbaya kara. B. Grunberg et M. Lakroum. Histoire des métissage hors d'Europe, nouveaux mondes ? nouveaux peuples, L'Harmattan, pp.221-226, 1999. <hal-00512122>

HAL Id: hal-00512122

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00512122>

Submitted on 27 Aug 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'étranger-voyageur : *la formulation de l'autre chez les Gbaya de Centrafrique*

Les populations qui se reconnaissent sous le nom de Gbaya occupent un territoire situé pour les quatre cinquième à l'ouest de la République centrafricaine et pour le dernier cinquième au centre-est du Cameroun. Les Gbaya kara sont le groupe numériquement le plus important (160 000 locuteurs) dont les Gbaya 'bodoe, chez qui je travaille depuis 1970, font partie. Ils forment un groupe homogène d'environ 5000 personnes réparties en une quarantaine de villages au sud-ouest de Bouar, en République Centrafricaine (*cf.* Carte 1).

Situés au coeur d'une zone où le gbaya permet l'intercompréhension avec tous les groupes voisins (dialectes proches), ils parlent de plus un peu de peul appris auprès des éleveurs Mbororo qui transhument en pays gbaya en saison sèche et, pour certains, quelques mots de haoussa appris auprès des commerçants en ville. Ils parlent aussi un peu de français, langue du colonisateur¹ et langue officielle. Depuis les années 80, la multiplication des petits postes de radio a permis une bonne diffusion du sango, également langue officielle de la République Centrafricaine, que la plupart comprennent et parlent. Cependant ils écoutent aussi volontiers une radio camerounaise qui diffuse en gbaya yaayuwée, dialecte proche du 'bodoe. Ils vivent donc dans une situation de plurilinguisme traditionnel.

Cette culture se caractérise par une hiérarchisation très réduite et une absence de spécialistes. Si l'on excepte les chefs, créés et imposés par l'administration coloniale, et les cathéchistes, liés à l'introduction de religions étrangères, personne à l'heure actuelle n'a de fonction spécifique qui lui soit propre. Ce sont des chasseurs, cueilleurs-cultivateurs. Un village rassemble plusieurs lignages nommés « quartiers » qui reconnaissent chacun l'autorité morale d'un ancien et accorde du poids aux avis des « grands », hommes et femmes mûrs du groupe. La forge, pour les hommes, et la poterie, pour les femmes, sont pratiquées par celui ou celle qui le souhaite ; il n'aura qu'à

* Directeur de Recherche au CNRS (LLACAN-UMR 7594), roulon@cnrs-bellevue.fr

¹ Les premiers contacts des Gbaya 'bodoe avec les Blancs remontent à 1904.

acquérir la technique auprès de ceux qui la connaissent. Il n'y a là aucun privilège, aucune caste. Traditionnellement, seule la femme qui confectionnait les très grandes jarres se trouvait devoir diminuer, voire cesser ses autres activités, pour répondre à la demande, devenant en quelque sorte une spécialiste. Parallèlement, de nombreuses femmes font des poteries à côté de leurs autres activités. Le « territoire des ancêtres » est l'espace sur lequel les villageois ont la prérogative d'organiser les chasses aux feux. La responsabilité de « maître des herbes » pour un territoire de chasse donné relève d'une initiative individuelle que valide la communauté et qui change chaque année. Les cultures traditionnelles (sésame, plantes vivrières et manioc) occupent une petite portion du territoire villageois. Chacun, homme ou femme, fait chaque année un nouveau champ sans avoir à solliciter une autorisation quelconque.

Un même terme « immortels » désigne d'une part les divinités² dont parlent les contes et qui vivent dans le ciel ou sous terre, et d'autre part les ancêtres que chacun devient à sa mort et qui vivent sur terre dans un monde parallèle à celui des vivants. On les honore, une fois par an, par une prière et des offrandes³. Les Gbaya ne sont pas islamisés. Ils ont été évangélisés par des Baptistes américains et plus tardivement par une mission chrétienne italienne.

La filiation est patrilinéaire et la résidence patri-virilocale. Cependant, dans la vie quotidienne, les liens que chacun entretient avec le lignage de sa mère, même s'il n'en est pas un membre à part entière comme c'est le cas du lignage de son père, est bien souligné par une coutume qui consiste, lorsqu'on éternue à mentionner parallèlement ses deux lignages de référence : « Je suis par mon père 'Bogoŋ, et par ma mère 'Bodoe-toro », *kpàsá kîî tēm né òdòŋ, bènámáà né òdòè-tòro* (véritable/état brut+D⁴/corps+D+moi/être/lignage *sp.*// neveu utérin+D+cela/être/ lignage *sp.*).

Dans le cadre du mariage, il y a le plus souvent endogamie dans l'aire gbaya⁵ mais toujours exogamie par rapport aux lignages des deux parents de chacun des époux et de ceux de leurs quatre grands-mères. L'enfant est donc bien conçu comme une combinaison lignagère dont l'appartenance au seul lignage du père relève des règles sociales⁶ et pas de la réalité biologique. La notion de métissage n'est donc pas objectivée dans cette culture. Quant aux

² Elles sont le plus souvent méchantes et malveillantes vis à vis des hommes.

³ A l'occasion de problèmes particuliers, chacun peut s'adresser aux ancêtres pour leur demander leur soutien.

⁴ Il s'agit d'une marque tonale de détermination.

⁵ Des enquêtes faites par Marie-France RONGIER sur les Gbaya de Bossangoa installés dans la capitale, Bangui, montre que la plupart des hommes retournent au village pour y trouver une épouse qui sera gbaya, comme eux.

⁶ Si les prestations de mariage ont été faites, l'enfant appartient au lignage de son père, mais en l'absence de ces prestations, l'enfant appartient au lignage de sa mère, c'est-à-dire au lignage du père de celle-ci.

variations de couleurs de peau, elles vont du brun très pâle dit « rouge » jusqu'à un noir foncé en passant par toutes sortes de nuances de marrons chauds qu'évoque d'ailleurs un jeu d'enfants⁷ dont la chanson fait défiler les différentes teintes de peaux possibles.

L'étranger-voyageur

Dans ce cadre, la figure de l'étranger est identifiée à celui du voyageur. Le terme gènè désigne tout d'abord le « voyage ». On dit ainsi « partir en voyage » yáká gènè (partir/~) et « aller en visite » néé gènè (aller/~). Et à quelqu'un qui revient de voyage on demande : « le voyage t'a-t-il réussi ? » gènè bàá nè mé ndé ? (voyage/accomplir+prendre+D/instrumental/ toi/est-ce-que)

Ce même terme permet aussi de désigner le « voyageur », qu'il s'agisse d'un parent en visite ou d'un étranger arrivé devant chez vous par hasard; Celui chez qui il se présente dira : « j'ai de la visite » gènè kpàám (~/accomplir+trouver+D+moi), littéralement. « un voyageur m'a trouvé ».

Le gbaya qui voyage

Le gbaya qui voyage est en position de vulnérabilité, loin de ses attaches lignagères qui lui assurent un soutien permanent. Il lui est conseillé de ne pas se singulariser et d'éviter toute querelle. Un proverbe résume cette attitude affirmant que « le pénis du voyageur se dresse lors de la défécation » bōr gènè kúr zú dōr (pénis+D/~inaccomplir+se dresser/au-dessus/excréments), ce qui signifie que si l'érection du pénis lors de la défécation ne peut être contrôlée, car c'est ici considéré comme un réflexe, tout autre cause d'érection ne saurait être permise à l'étranger qui se doit de contrôler tous ses actes.

Par contre, il observe sans les juger des comportements différents des siens. Ainsi, lors d'un jugement traditionnel où un jeune époux prétendait que sa femme avait mangé du python, nourriture chez les Gbaya interdite aux femmes, cette transgression fut aussitôt relativisée par plusieurs interventions, l'un soulignant qu'à la radio il avait entendu dire que "les femmes du gouvernement en mangaient" et un autre témoignant que, lors d'un voyage au Cameroun, il avait pu voir de "jeunes femmes recevoir des morceaux de python pour leur repas".

Lorsqu'il s'agit de voisins proches, c'est souvent avec ironie qu'ils soulignent des traits caractéristiques d'un comportement différent du leur. Ils disent, par exemple, que les Gbaya toongo sont des mangeurs de maïs cru. •u fait qu'ils n'ont que des salutations brèves « salut ! », « fait-il jour sur toi ? », ils se moquent des longues salutations des Peuls mbororo, les rallongeant

⁷ Qui rappelle le jeu de « la fille du coupeur de paille » pour les enfants français.

encore pour la circonstance. Ce qui n'a pour effet que de faire rire les deux protagonistes.

L'étranger qui voyage en pays gbaya

Vis-à-vis de l'étranger, sa différence est posée comme allant de soi, il ne peut connaître les us et coutumes des Gbaya et rien ne sera fait pour qu'il puisse y avoir accès. Ainsi, recevant dans leur village un ami banda – ethnique de l'est de la République Centrafricaine – le groupe des jeunes hommes qui le recevait lui a offert un poulet qui, préparé par la femme de l'un d'entre eux, a été consommé avec leur hôte, tous piochant dans un plat unique. Ce faisant, ils ont tous, pour cet instant particulier passé outre les règles assez strictes de consommation du poulet qui ne permettaient pas à certains d'entre eux de manger dans un seul et unique plat. A ma demande, ils m'ont ensuite donné comme justification à cette transgression qu'il aurait été trop compliqué de chercher à expliquer à leur hôte les raisons du comportement traditionnel qui aurait pu être tout simplement interprété comme le refus pour certains de partager un repas symbolisant leur amitié et trouvaient plus simple de manger exceptionnellement tous ensemble, comme si de rien était. D'une manière générale aucun effort d'explication n'est fourni à l'étranger-voyageur, au contraire tout est fait pour gommer ce qui réclamerait une explication.

Certes, l'étranger qui s'installe définitivement perd en quelque sorte son statut d'étranger pour acquérir un nouveau statut qui, tout en signalant son origine extérieure au groupe, marque aussi son adoption.

Le repas d'hôte

Si offrir à manger à quelqu'un est une des règles fondamentales de la politesse et du savoir vivre gbaya, cela n'entraîne pas que l'on partage le repas préparé ce qui est alors la reconnaissance même d'une familiarité⁸. Le repas proposé est mis à disposition de l'hôte dans une pièce où on le laisse seul manger ou ne pas y toucher. Aucun commentaire ne sera fait à ce propos.

Chacun se doit de préparer un repas pour l'hôte de passage, l'étranger, celui qu'on ne connaît pas mais se trouve s'arrêter devant chez soi. Le fait d'offrir une portion du repas qu'on a préparé pour soi-même, ou de préparer exprès un plat, n'a rien d'exceptionnel. La nourriture est traditionnellement assez abondante pour faire face à cette situation. De nos jours cependant, ce repas tend de plus en plus souvent à être remplacé par du café préparé expressément pour l'hôte.

⁸ Cas du repas partagé avec l'ami qu'on reçoit qui vient d'être présenté.

Dans les contes

Il est intéressssant de souligner que dans les contes mettant en scène un « ogre », celui-ci lorsqu'il perçoit une présence étrangère, au lieu de notre "ça sent la chair fraîche", dit « ça sent l'étranger » pěr gènè núníí ! (odeur+D/étranger/inaccompli+sentir+énonciatif). La protectrice du héros rétorque toujours que « puisqu'il mange les gens, comment les gens pourraient-ils venir le visiter de sorte qu'il puisse dire qu'un étranger est venu chez lui ».

La référence à l'extérieur

L'« étranger-voyageur » gènè peut donc se rapporter aussi bien à quelqu'un de la famille venu en visite, qu'à un voisin de passage ou encore à un strict étranger dont on ne sait rien. C'est alors l'emploi du terme gòdì (extérieur) qui permettra de désigner précisément l'étranger en tant que tel. On dira de lui « c'est quelqu'un d'extérieur » né gòdì bėí (être/extérieur+D/gens). Cette même caractérisation « d'extérieur » peut s'appliquer au terme « mère » gòdì nàà (extérieur+D/mère) pour préciser qu'il ne s'agit pas de la vraie mère. Ce terme permet par rapport à une unité de référence – la famille, le village, le pays gbaya, la Centrafrique – de situer celui dont on parle comme y étant extérieur, le situer comme d'ailleurs.

En conclusion

Au terme de ce parcours pour découvrir comment se fait la formulation de l'autre chez les Gbaya, population homogène vivant dans un continuum linguistique permettant la communication, je pense avoir montré que la notion de métissage n'était jamais prise en compte. L'appartenance lignagère est totalement soumise aux règles sociales sans prise en compte d'éventuelles données biologiques ; les variations de couleurs de peaux sont posées comme une variable constitutive de toute la population ; et l'étranger toujours perçu comme un voyageur est un statut temporaire.

Quelques références bibliographiques

- ROULON, Paulette, 1988, Monde imaginaire et réalité quotidienne : l'exemple de la cuisine dans les contes gbaya 'bodoe, in W.J.G. Möhlig, H. Jungraithmayr, J.F. Thiel (éds), *La littérature en Afrique comme source pour la découverte des cultures traditionnelles*, Berlin, pp. 73-106.
- ROULON-DOKO, Paulette, 1996, *Conception de l'espace et du temps chez les Gbaya de Centrafrique*, L'Harmattan, Paris, 256 p., 44 figures, 4 planches et 11 cartes.
- , 1998, *Chasse, cueillette et cultures chez les Gbaya de Centrafrique*, L'Harmattan, Paris, 540 p., 189 figures, 39 photos et 10 cartes.